

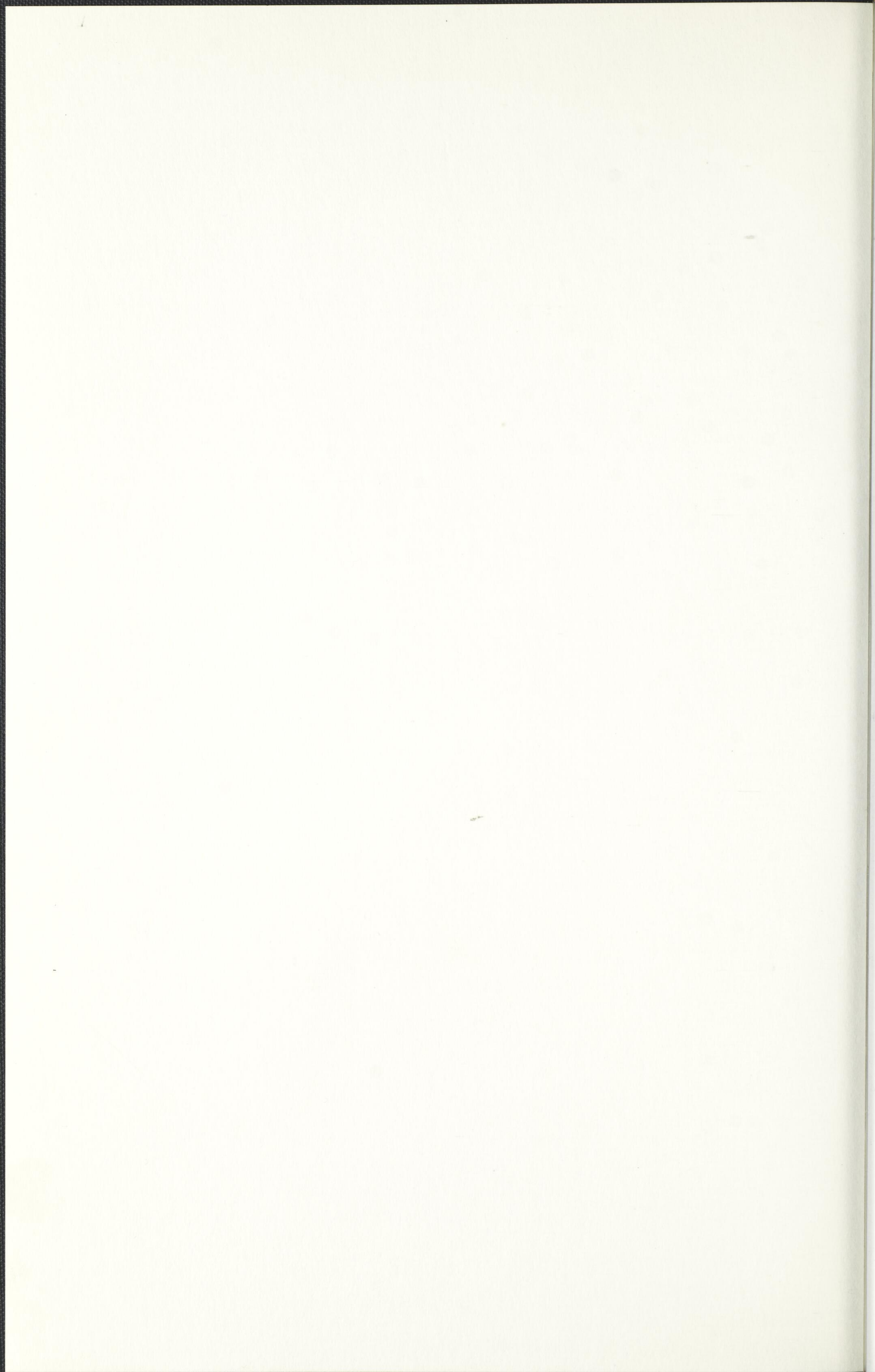
Denis Aubin

# LA FILLE DE SUZHOU



*nby*













# La Fille de Suzhou



## *la nouvelle barre du jour*

### DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

Jean Yves Collette

---

### COLLECTION AUTEUR/E

#### DIRECTION

Hugues Corriveau

#### DIRECTION ARTISTIQUE

Constance Fall

#### SECRÉTARIAT

Lucie Ménard

#### DISTRIBUTION

Diffusion Dimédia, 539, boul. Lebeau  
Saint-Laurent, Qc H4N 1S2  
téléphone : (514) 336-3941

#### CORRESPONDANCE

la nouvelle barre du jour  
C.p. 131,  
Outremont, Qc  
H2V 4M8

La *nbj* est répertoriée, entre autres, dans *Point de repère*, dans le *Canadian Index*, dans *The Standard Periodical Directory* et par la *Pressothèque de langue française*. La *nbj* est subventionnée par le Conseil des arts du Canada et par le ministère des Affaires culturelles du Québec. La *nbj* est membre de l'Association des éditeurs de périodiques culturels québécois (AEPCQ, C.p. 786, succ. Place-d'Armes, Montréal, Qc, H2Y 3J2). Les copies des oeuvres envoyées à la *nbj* ne sont pas retournées. Toute reproduction interdite sans l'accord écrit de l'éditeur.

---

© Denis Aubin et éditions *nbj* 1987

DÉPÔT LÉGAL : BNC / BNQ / 09-87

ISBN : 2-89314-086-6

ISSN : 0704-1888



Denis Aubin

La Fille de  
SUZHOU

*nbg*



1875

1876

1877

1878

1879

1880

1881

1882

1883

1884

1885

1886

1887



Dans le soudain, irrémédiable, sifflerait vent d'un long silence, vide, et plus rien n'y aurait échappé. N'importe où. Personne.



Bientôt. Ça délire au hasard, d'un hasard condensé, immédiatement radical, et tout le monde est arrêté. Des faisceaux de lumière noire, opaque, se projettent de partout, irradiant, emportés. Le sens explose, partout la striction, envahit, reprise l'espace, la fiction. D'aussi loin, les sirènes orchestrent le tintamarre, abrutissent le drame, cependant que des horlogeries poursuivent la stupeur, le temps, jusque dans ses replis, ses fentes, ses pointes... sa geste.



Une restance pure où le moindre mouvement s'écroule, dans une effraction indécidable ; un État de légitime arrestation. Une spallation, réduite, concentrique, rayonne d'attaques, de lacérations, de refentes, coup par coup, cisèle le drame des conjonctures, dissémine l'épouvantable de la glyphe ; et partout le regard insensé de l'autre. Par nostalgie. Peut-être. Le regard de cette fille.



Aux grandes intersections, dans la pratique du tort, des sèmes relevés, exemplaires, dans la cohue, se brusquent, s'entrechoquent de boulettes de fer. En combinatoire, ça tombe des alentours comme des mouches, en désordre continu. Une résilience inconfortable abîme le décor de fausses finitudes, molles, le vertige tourné, retourné en rond, réticulaire, de l'impossibilité d'en sortir.



Suivrait le cerne, formerait le cercle. Et ça fonctionnerait tout seul, indéfiniment. Mais ça fonctionnerait mal. Et personne n'y pourrait jamais rien. De part en part, il n'y aurait plus que la séquestration, opérée de l'intérieur, jusque sur le visage, dans l'étranglement de la voix, clair-aveugle, sous le dogme d'une équivalence de valeur, monumentale, dont l'orthodoxie, la doxa, appelle aux pires châtiments la singularité, la potentialité. Non, le temps n'aurait plus d'importance, sinon que ça fasse mal, que ça dure.



Au plus fort de la mise en abyme, d'un angle occulte, surviendrait l'appréhension. Ce pourrait être ici, maintenant. Sans doute s'y trouvent-ils déjà par quelque subterfuge. Il faudra que je surveille mes gestes, mais il y a tout à craindre de l'interrogatoire et, surtout, de ne jamais retrouver cette fille à qui j'ai donné rendez-vous. La moindre combinaison... La neutralisation dont parle la nouvelle propagande : le continuum, sans disruption ni fêlure. Morte, raide ; régulière.



Il n'y aurait rien d'écrit, de lisible, pas même une inscription au calendrier, mais de quelque manière, un potlatch agrammatique. On s'y reconnaîtrait *ex publico* compromis par la formule et autres accessoires de résignation. Nous appartiendrions, fixes, au livre, mémoire de la culpabilité.



THE HISTORY OF THE  
CITY OF LONDON  
FROM THE FOUNDATION  
TO THE PRESENT  
BY  
JOHN STOW  
1618



Entre la rédemption et l'orage, en attente, longtemps, une fin de nuit ; enfoncé plus avant dans la perte et le reste, la conjoncture. Entre le silence, obligatoire, et l'oppression de me savoir épié, à portée somptuaire d'une fille au teint safran, je cherche à cavalier dans une allure de texte, recréant l'espace de la chevalerie, idéalise quelque haute performance déposée sur les lèvres d'une princesse de l'horizon, voyageant à la vitesse de l'intervalle cortico-thalamique, hyperextensionnel, suspendu ; entre les réalogrammes et le transfert exhorbité, sournoisement dramatique, qui balaient mes fictions et me périlclitent dans les dédales de l'écriture, de la mort. Désespérément.



La nuit. Je brûle de convoitise pour qui, de l'autre côté, passera la frontière, maudissant l'attente autour du cerne, frustré d'en rester las, longtemps, dans l'expectative, mal foutu dans mon Amérique comme dans mon départ impossible pour la Chine, follement amoureux, déjà, vauté dans la réalité, puissante et banale, où se vit l'envers de salle, au comble de la distance idéale de l'autre ; et le silence, resté seul, de la chambre endormie, où j'irais chaque nuit m'enfuir jusque derrière *Beijing*, la tête en éruption, dans un angle protecteur où se puisse pressentir l'arrivée des phares, interminable.



Mon rêve appelle *Suzhou*, cherchant, dans l'aventure, comme une impasse déréelle ; et je m'écroule, confondu, au pied du mur, tourne de l'oeil pour mieux voir le titre. Mais déjà la chambre file à toute allure dans *Mongkok Road* où nous avons rendez-vous. À cette heure de la nuit, *Kowloon* s'agglutine sous la graisse des beignets giclée des friteuses. Les habitués du *Mayong* se sont depuis peu retirés derrière le paravent des arômes. J'aurai traversé toute la ville, surnagé, ne retrouvant plus la manufacture d'accueil, perdu dans une agglomération d'échoppes déguisées en immeubles portugais. J'éprouve la sensation d'être engagé dans un processus élastique qui me renvoie de Montréal jusqu'à *Macau*, où file un autocar de ligne en direction de la frontière chinoise. Une buée moelleuse enveloppe les fenêtres ; il fait froid. Les images récursives d'un train engourdissent les mémoires.



Je n'ose quitter mon siège, de crainte de basculer dans un réel cauchemar, un peu aussi à défaut de savoir expliquer au retour que cette place est occupée, qu'elle m'a été assignée par un drôle de vieux monsieur, en échange d'un sourire. Les wagons craquent leur défaut d'espace. Des jambes parfois s'écartent pour permettre à un autre de cracher son territoire avant d'y reposer. L'urine frappe de plein fouet les compartiments, exhale une odeur de fiente et de cinq étoiles. Au fond de l'allée, une vieille dame en satin noir, l'oreille transpercée d'argent, balance de petits souliers, nerveusement. Elle me fait des signes qui peuvent symboliser n'importe quoi. Je cherche quelqu'un qui sache lire les gestes, mais personne n'entend rien à mon langage en basses fréquences, n'en reçoit que les pointes, au hasard ; et le message resterait rigoureusement illisible.



Il me faut traverser le texte à destination. Mais je suis à la merci de l'horaire et le train s'arrête. Déjà les voyageurs quittent les wagons en vrac. Je me dissémine à travers la cohue. Quelque part dans la foule une tête en trop joue. Je me sens coupable de ne rien tenter, piégé d'avoir à produire un quelconque effet d'identité aux autorités frontalières. Nous atteignons la barrière quand, soudain j'aperçois les gardes dans l'encavure de la porte. Mais ce ne sont que des gardiens d'enfants et personne ici ne paraît s'en préoccuper. Je m'arrache à leur emprise, le regard porté vers un rendez-vous fabuleux, en tête de poursuivre jusqu'au centre-ville où je ferai la connaissance de *Ma Bo Wen*, qui pourrait m'aider à régulariser mon séjour à *Guangzhou*.



La bouche en moue, un vieux monsieur agite un cure-dents poinçonné aux idéogrammes du *Soochow Hotel*, l'oeil rivé en ma direction. Je suis repéré. Une main empoigne mon bras et m'entraîne au dehors. Le train repart, sans moi, de *Schenzhen* jusqu'à *Lowu*, contaminé chaque fois par le retour, et l'impossibilité de m'y résoudre, absolument. Je suis au bord des larmes, à cause de la fumée bien sûr, et je tends le cou pour apercevoir la Chine, de l'autre côté de la vitre, dans l'espoir d'un train sauvetage, mais ne reçois de cette nuit longue et froide que l'image revisitée de moi-même.







La maison s'est arrêtée. Chaque maison qui, à chaque retour d'époque, aura eu raison de ses occupants, transforme l'histoire. Je sombre, capturé, incapable de fuir en avant les matériaux, enserrés pièce sur pièce. Les saisons s'accumulent en couches sur les meubles, les accessoires. Je m'y porte sans m'y résoudre, recevant, du temps, l'image d'une chaise vide. Il n'y a plus que des habitudes de malaise, une sorte de normalité obscène, qui se joue du mieux que je connais de l'honnêteté. Les sons, étreints à la commissure des lèvres ; l'oeil, coulé dans la fenêtre, échoué dans l'orage. L'espoir n'y aurait pas tenu le beau rôle.



Une mémoire répressive modalise le cri, l'empreinte. La liberté ne tient que par analogie. Je m'éclate, ne parle plus qu'en éclaboussures, le revolver coloré dans la main. Jaillissent des trous noirs. Renversé dans des images troubles, ce qui risque de jouer contre moi, ce soir, encore, qui me rend chaque moment plus vulnérable.



Les probabilités glacent le réel et je rabats coup sur coup les couvertures, reniflant du matelas pour mieux me chloroformer aux usages. L'imaginaire, hors de prise, scénarise des violences conjuguées et moi, incapable devant une telle bestialité, recourbé sur la table, la tête renversée par le texte, à fleur de sens, prêt à gicler au plus fort de la crise. Déjà je guette derrière la porte, les sens en alerte rouge, résolu à bondir en cas de panique, sinon d'abordage, qui me renvoient la même attitude de névrose. Des pneus crissent là-bas, au fond de la route. Des portières d'une voiture, de ces grosses vitrées noires d'effet caïd, se réverbèrent dans les carreaux. Ce pourrait être n'importe laquelle, mais surtout la leur. La fièvre s'est emparée du corps. La peur aux trousses, plus que jamais j'aurais voulu m'enfuir.



Et la fiction n'en finit plus d'entendre toutes sortes de silences insolites, de périodes abîmées, derrière, sous le vent. Les murs projettent des hallucinations orageuses, mais encore, ces craquements qui pourraient signaler qu'on m'espionne, si ce n'est qu'on baigne d'emblée dans l'assaut final. La maison piège. J'y respire l'odeur de la cage, reprennant chaque fois ce qu'il faudra répondre, par coeur.



Maintenant, dehors. La clameur s'est tue. Je me suis emporté, encore ; il me tient d'y croire. Je me repasse la scène, arqué sous la violence, menacé, véritablement, dans des esquisses de *scenarii* où figure le monstre sanguinolent, les yeux de la thanation. La terre, un matin, se sera recouverte de médiocrité. Dans les faits, rien n'aura changé. Cette réalité inextricable qui nous renvoie chacun dans son imbécillité, sa lourdeur. J'aurais volontiers vomi, mais je n'ai rien avalé depuis deux jours et la bile n'aurait pas suffi à tout noyer. Je subirais le tore, un espace-temps avide, un en-deuil, sans reste, volté, où se raffermiraient les caractères de tristesse, de résignation.



Entre novembre tropical et l'arrivée en trombe de notre hiver de race, domestique, catastrophique, dans une visibilité nulle de poudrerie sauvage, j'écris : flop monumental, une presque histoire à l'aventure, encaissé au compte d'espaces intermédiaires, à bout de corridor, cherchant appui du côté de l'âtre-machine, profitant de la chaleur du centre, le souffle retenu, presque soulagé d'agir en innocence, contaminé, désormais. D'y être habité ; indéfiniment.



*OUSIA! NUN! EIDOS!* L'atmosphère se maintient fébrile, juste en dessous des nuages aéroformés pour le polygraphe. Un décor prolonge sur les murs le *vaiven* moléculaire, presque rien, pour peu qu'on en reste las, dans le respect mutuel imposé par la statique des fibres. Presque rien, des colonnes, basculées sensiblement dans l'aire, s'il y a lieu, du sens, en reproduction sur l'écrin.



Leur position n'est pas à chercher dans une direction puisque rien ne les arrête ni ne les déplace, procède d'une méthodologie d'application du rayon de la menace, au chapitre des tortures et autres dolosités domestiques. L'attirail n'y aurait servi à rien. Les jambes repliées, prêtes, longuement ; davantage. Le décor, absorbé par la position des barreaux. Une échappée du genre impossible. Un extérieur insaisissable de gris désormais, encaissé derrière le mur.



Il faudra donc que je guérisse de quelque chose qu'on essaie de m'imputer, une sorte de programme-crime génésique. J'attends, patienté, la mise en cure, le cortex maintenu au réparage, à la récupération, par effet d'anesthésie radicale, sachant trop, qu'outre-mer, quelque déréalité me guette.



J'écoule mon temps. L'image que me renvoie *Suzhou* devient méconnaissable. Je ne me souviens plus où l'histoire commence à jouer contre moi. Les couleurs ternissent sur la peau. Je n'ose plus m'approcher. J'ai trop appris de la solitude qui découpe mes rapports à l'autre, que je ne connais que pour l'avoir entrevue, quelques instants d'un appel inoubliable, incalculablement fragile, quelque part, entre l'hôtel *Xiang* et le chemin du lac *Tobu*, confondant toutes rues en un seul parcours possible. Cette absence lourde, sans visage, de la fille de *Suzhou*. Ce pourrait être de tout temps l'anniversaire de notre rencontre, dans un autocar de ligne, mise en lieu capitale de notre amour, de mon échec à te retrouver. La rupture, inévitable. Absolument.



Un rendez-vous avec elle. De cela, toujours, je me rappelle la veille. Elle viendrait peut-être enfin, ce soir. Ainsi, je ne vivrais plus que pour elle, à travers elle, amoureux comme on peut l'être, inopinément, avec cet indice de gaucherie — le facteur gaffe — qui campe le personnage empressé, sensible. Les mimiques affligées, sous les regards tumultueux de la lune, les gargouillis, une condensation d'angoisse et de spasmes, ce contact arraché au même, revisité.



Entre l'orage et notre rendez-vous, rue *Yakxilan* ou *Sun Yax Chen*, où je vis mal ces paramnèses qui sentent bon l'orchidée rouge, le désir d'être amoureux, encore. De la rejoindre, véritablement. Mais toujours je relègue à demain la rencontre avec cette fille, imprévisible, résistante aux volutes de la séduction.



THE HISTORY OF THE  
CITY OF BOSTON  
FROM 1630 TO 1800  
BY  
JOHN H. COLEMAN  
IN TWO VOLUMES  
VOL. I  
BOSTON  
PUBLISHED BY  
J. B. LEECH & CO.  
1857



Nous aurons terminé l'exercice de réadaptation. Dans le trajet qui mène au centre du Discernement où je dois me rapporter, chaque matin, docile, je me transporte, gagné au sourire d'une communication savoureuse, pensé autrement, presque conjugué. Enfin heureux de me déposer quelque part, loin derrière le drame, protégé par le mur. Le temps court à sa perte. Et bientôt je vivrai l'anniversaire de la rémission. Dans son calendrier de failles fausses, une mémoire trafiquée se relance d'aventure sous d'autres nuages. Chaque fois, joué dans la différence, le dernier homme, abandonné au propre, en motte autour du panneau, le corps presque embaumé. Dans une atmosphère décolorée, une pesanteur mouillée, en force de frappe. Malgré l'orage, je quitterai la salle.



Je prendrai le bateau dans quelques minutes. Des enfants piaillent, désespèrent dans leurs jeux, cependant que le bateau n'en finit plus de partir sans moi. J'aurai attendu jusqu'au dernier moment, emporté loin dans mon estomac vide. Les poches pleines de billets, voilà que je me replace en gare, solidement inquiété — *so shivering* — l'adrénaline me pisse par les oreilles, j'éprouve le survoltage de ce qui peut-être... Et la nuit se renverse en atmosphère de désordre, réactive sans cesse en 3D l'affrontement, l'effondrement devant les parasites, louché tout alentour, porté en nage, pris au piège d'encaisser tout, simultanément.



Le train s'arrête à *Lowu*, juste avant le passage. De franchir inopinément la frontière sans attendre la gare marquera d'aventure un exploit signé de la chevalerie errante. Je descendrai abruptement, sans demander mon reste, dérivant jusqu'à la plage, taillé dans un coin pour dormir, revisant les plans voués à la conquête de *Suzhou*. Une angoisse inespérée me rend coup sur coup la monnaie de ma désinvolture. Et le vent souffle par-devers, me renvoie des images qui, sans atteindre jamais leur destination, me reviennent écorchées, édulcorées par quelque tempête en haute mer.



Mais. C'est le branle-bas de l'autre côté où, sitôt débarqué, bousculades, menaces, fouilles, vérifications enlèvent à l'événement son caractère d'innocence. Les paramètres se donnent la partie belle, précipitent le noyau, polarisent l'itinéraire, défilé radicalement vers le Nord. La nuit se répète, me répète, comme pour ajouter au vertige, le bagage élané vers le futur, différé dans l'entrée, sinon du train, aveuglé par les quartz sur la chaise-fonction, à trop entendre crisser les rails, là-bas.



Une faim indéterminée ou peut-être la soif d'une aventure ; fatigué, amer, les jambes encore gonflées des effets barbituriques, épuisé dans l'exil, n'importe où, libre de m'arrêter, de me laisser arrêter ici. Les effluves frôlent partout, la sensation d'y être retroussé, traqué de quelque manière, en quelque drame dont je ne sais que les supplices. Le temps passe, passe, celui des autres, celui de l'horaire des trains aussi. Je retrouverai, presque à l'heure, la ligne dont je sais me prévaloir.



Des rails. Toute la nuit, des rails. Des effets de sonde, orchestrés par quelque malin contrôle fonctionnel. Cela se passe au poste frontière de *Helmstedt*. Des agents de la GRD essaient de me ramener, mais je dors en français et la sentinelle se perd en conjecture, incapable de réarticuler mes parasites au niveau de ses possibilités d'écoute, croyant détecter mes réponses à même les ronflements de la nuit. Inquiet mais coi, je continue de respirer flou, un bluff de rêve rouge autour de la banquette, craignant plus que tout que la tempête ne se couvre d'un nouveau ton.



Une fois, encore. J'aurai échappé au Concile du Grand Catalogue. La tête fière et belle, mais les pattes trop loin des roues pour faire locomotive, cependant que d'ici l'espoir monte vers le *Lampland*, dans un éclair de nuit sans fin, au point doxal de ce qui pourrait commencer, là même où rien ni personne n'aurait connu la guerre, n'aurait jamais existé.



Pour oublier que le jour à peine se lève, que déjà j'aurais voulu rêver le retour. Sous mes pieds, *København* n'est plus qu'un signe, *a grey floating soil*, et la relance, rebondissant, cherche à fuir du côté de *Helsingbørd*, le temps de brouiller les pistes et de préparer une sortie de réel dans *Svenska*. L'impression s'engage dans le tunnel.



*WELCOME TO THE MILKY WAY!* annoncent les panoramiques. Le train de nuit attaque la *Flam Valley*. Le voyage accuse quelques heures de retard. J'aurai tout le temps de voir se dresser les barricades. Je me retrouverai à *Bergen*, paradoxalement attiré par ses montagnes de neige, ses fjords autistiques. Je me demande si, par quelque subterfuge, je ne ballotte pas plutôt sur le Saguenay, à remonter l'horloge derrière la nuit du Québec. La neige viendrait bien assez tôt, en automne, et je continuerais longtemps à me demander ce que, somme toute, je serais venu braire dans ce morceau de toundra qui défie l'expression du décor.



La nuit ressemble à toutes les autres nuits. J'essaie d'en appeler de *Kalibukbuk*, mais la dépense manque de stabilisateur et l'image gros points ne me renvoie pas plus loin. Il y aurait toujours eu de la neige. Ailleurs, fondu en quête de chaleur offensive. Isolé. Maintenu isolé dans le deuil. La neige, aveugle. Cette combinatoire de neige et de nuages en plaques qui descendent jusqu'au fond de la vallée, découpant les masses rocheuses du *Jotunheimen*. Par moments, d'un angle où il est encore plausible de suivre le déplacement des nues, en double fond, la neige concrètement, paraît presque. Cette neige qui n'arrive jamais à fondre, complètement. Le ciel se dégage. Les nuages probablement seront passés trop bas pour nous permettre de couler dans cette émeraude qui plonge, puise plus loin, inspire au plongeon. Peut-être aurai-je rendez-vous avec le fond de la vallée. Plus tard, sans doute ; mais en vain.



*BE HAPPY. COMMUNICATE WITH THE SUN!* irradient les voix. La minute du bronzage. Verres teintés, un peu de crème jetée sur le visage, les auxiliaires nous attirent au dehors, mais voilà que la pluie nous ramène à la réalité. Le train, vite ! la récréation s'en tenant au laps. La photo clique et puis enfin le soleil réapparaît, complice, histoire de narguer le posemètre et de soumettre la question préalable du vêtement qui sied en la circonstance. Le réflexe plus vite que le bagage, au son du timbre, chacun s'adosse, pour ne pas voir l'autre en chemise. Et voilà que violemment, à l'instant de changer la blouse pour l'une, la cravate pour l'autre, il fait nuit. Les jambes déjà s'engagent dans les sacs de couchage lorsque, le temps de la copie, le train débouche du tunnel. Il fait à nouveau plein jour.



*BE GOOD. BELIEVE IN GODS!* prient maintenant les haut-parleurs. Mais non... je ne rêve pas... il... elle... ils se pressent les mains... en public, malgré l'éventualité pour moi d'en témoigner. Lui vient tout près de poser la tête sur l'é... paule appelée, conjointe, se concentre... se cambre même. Puis soudain, tout rentre dans l'ordre, le lieu trop fragile ici d'en appeler de leur désobéissance.



Et le texte devient blanc, comme une mémoire inquiète, dis focale, et peut-être qu'il s'écrit, s'interpose entre *Voss* et *Myrdal*, passant, inaudible, au-dessus des nuages. La neige tout alentour envahit. Les nuages creusent, lourds. Le voyage jusqu'au fond du lac paraît des plus compromettants. Le vertige. Mille six cent quarante-deux mètres de découragement au-dessus de la mer. L'envie de tout abandonner, de mettre un terme à l'intenable de cette aventure de guerre amoureuse, absolument déroutée, qui se renonce à travers l'autre, qui ne sait sans doute pas, ne peut pas savoir que j'éprouve pour elle chacune des lettres de ce paragramme. La neige enfonce. Le train continue sa montée. Entre *ski* et *sky*, il n'y aurait pas de rapport arbitraire.



Chaque nuit me renvoie, étiré longtemps derrière le nuage, réinvesti en territoire de Chine, cherchant à déposer une larme sur les lèvres de la princesse, hors de portée dans *Cang Long Ting*, mais dont la pensée, d'aussi loin, me bouleverse, encore. Et je n'écris plus que pour elle, à travers elle, crache le feu contre l'imaginaire, le réel, toujours. Le vent souffle autour d'elle, mais sans la bousculer. Doucement. Peut-être se rappelle-t-elle, par vagues successives. La possibilité simple de cette pensée m'assagit, me renverse à la fois, m'empêche de me détruire. Et je maudis cette fleur qui me chavire, perdu, emmêlé dans ses cheveux. Le décor ne tient qu'à un fil. Je m'agrippe au vouloir-agir de la conquête, surinvestis *Khan Tbalik*. J'aurais décroché le temps, déposé l'espace sur la bouche de cette fille pour qu'enfin peut-être elle signe de folie ce regard.



Malgré l'heure tardive, je me laisserai convaincre de poursuivre jusqu'à *Shumchun*. J'aurai échappé à trois postes frontières, manigancé des correspondances hasardeuses, à quelques minutes chaque fois du départ, et voilà que je me retrouve sur la ligne *Hangzhou-Shangai* qui, l'espace de ces derniers jours, aura manqué au spectacle. Au défi d'être dangereusement interpellé, je file en direction de *Suzhou* où je débarquerai en pleine nuit, sans m'y reconnaître, porté par la seule attention de me tenir au plus près de la jetée du *Tai Ho* où la princesse attend mon incursion.



J'ai beau penser fort les orchidées rouges, que j'imagine tressées dans ses cheveux, mais c'est toujours demain la veille, et mon sourire en fuseau se dépose trop tard, au mauvais registre, emporté par quelque vent, ensorcelé, qui se perd en foule, au plus mauvais moment. D'excitation en décélération, au fil des gares, l'estomac creux, la pensée, irisée par la rapidité des changements de décor. Mieux vaudrait m'arrêter ici, mais trop tard, je file à nouveau vers la frontière. L'horizon de toujours s'éloigne à 270 km/h. À l'instant où je m'y attendrai le moins, je monterai l'escalier. J'atteindrai enfin *Soo-chow* ; quand soudain le château se sera retiré derrière le mur.



Je n'aurai pas eu le temps de voir venir. Les transports éclatent. Il n'y a même pas de rail. Mais voilà que tout alentour se reprend à bouger. Des empreintes de jaune, un flou de vert sauvage ; et il n'y a plus que des attirances, et ce regard éblouissant d'en jouir à bout de vitesse où je m'évaderaï. Le temps se défile, je m'esquive avec lui, impromptu, tourne autour de la table comme on gravite autour du globe, en quatre tours de pièce, absolument voyagé, survivant à cette entrevue qui, de l'autre côté, un après-midi, très tôt...



Ça dérape, détraque trop vite pour que correctement ça puisse s'inscrire au bout des doigts la pensée, le vouloir-fixe, superpositions où s'entendre écrire donne à déposer, quelque part où ça bouge, la puissance d'échapper, l'indice affolant de poursuivre sinon d'être pourchassé par telle traversée singulière *micro sensu* qui se répercute dans l'oreille, ne se constitue jamais complètement, hormis l'aberration sophistiquée dans le temps, la mort.



L'effet d'une longue aiguille, aussitôt, creuse les molécules. Des rafales de diamants, partout sur la page, éclaboussent, créent le souffle de l'embardée. J'aurai atteint l'embarcadère, gagné le pont de la vedette, et je m'enfuis, réellement, tel qu'on imagine une affaire de dissidents chinois à *Macau*, cependant que l'esquif qui devait m'emporter stagne, presque naturellement, dans l'acide qui en maintient l'effet de surface, la suspension.



La fièvre. En cavale au-dessus de la mer, sous l'orage, encarcané dans une mémoire agissante qui ne me donne pas de répit. Trop de souffle, épuisé de réussir enfin une complète et glorieuse apparition, rejoignant de loin en loin les armées de *Kubilai Khan*, le regard percutant de l'autre, refusé à la confrontation, je — précipité dans la mise en abyme d'où l'écho machine la contrefaçon des lianes — feinte d'affronter simultanément l'espoir, la mort, de poursuivre le cantique de cette fille, presque sauvage, coiffée d'orchidées rouges, qui peut être sur l'autre plage.



Attifé tel un cheval volant, je courrais sur l'eau, aspiré par l'effluve. Mais le vent m'emporterait trop loin, répercutant ailleurs l'appel des *gamelans*. Alors je passerais des nuits à me ramener en arrière, jusqu'à l'entrée des canaux, mais toujours trop tôt ; d'impatience, bondissant hors de la galaxie, disséminant à tort et à cri des ouvertures au plastic. En ton nom, redressant toute injustice, nos imaginaires et enfin, à la vitesse déréelle...



Mais il n'y aurait pas de place pour cette audace passionnelle, et je transite, suspendu, quelque part en haute mer temporelle, incapable de voler, réellement, recourbé dans l'urgence de l'Amérique à vivre, et la dépense asiale, la tête en perte d'Occident, cette terre à traverser pour te rejoindre, enfin, emporté d'assaut, le corps tourné en vrille à la vitesse d'une perceuse d'univers, cette vitesse qui multiplie l'épaisseur du temps, toutes mésalliances éclatées d'abattre les planques de réel, interrivées, l'espace éventré sur le tore, la bande inopinée des trajectoires, l'action de survolter la mise, au jeu d'en agonir, incessamment.



La gorge, en crête de cris sur la pierre, de loin en loin, à travers les jonques de la rivière aux Perles, ce soir, encore ; un théâtre des ombres entraîné par ce voyage insensé d'écrire les bords de falaise, maudissant les armées de la Nuit. Que tout arrive, dangereusement.



De la représentation transfuge, le temps s'efface, réellement. Alors, je me reprends à réaliser le hasard de nos retrouvailles, et se reconstitue la scène, suspendu au regard de cette fille couverte d'orchidées rouges, un espace de crise entre les sexes, où je me perds à te caresser.



Une atmosphère de non-lieu règne tout alentour. Avec fière allure, je me tiens droit, face au devenir, la tête coiffée en prince du *Maohi Matsu*, maquillé en profondeur, piaffant d'audace fabuleuse, poussant plus loin l'esquif, dans l'itération du drame, dont les pulsions recomposent la kaléidoscopie. Mais voilà que la foule se reprend à rire, pendant que l'orchestre de chambre de Longueuil bat la chamade, je ravale mon océan, fondu aux intempéries, perdant la boussole, vociférant contre ces regards de fronce qui me tenaillent. Sur le radeau, mon accoutrement de samouraï provincial en dit long. Je me couvre de honte, le visage dans la main.



Les images s'amplifient, se confondent, la rumeur blesse l'espace et je danse, tangué, outre part, le qui-vive maintient l'enjeu, mais je suis hors d'atteinte dans les tourbillons de *Nai Ham* ; et les mémoires tournent, se retournent face au vent, soulevées. La mort crie dans la vallée de *Gunung Kawi*, mais c'est toujours plein soleil à *Nai Ham*, et je m'envole. Le rire éclate sur les crêtes, exfolie le geste de la fuite.



Dans quelques instants, peut-être... Interdiction totale de gaffer. Devant, le corps à corps. La langue, piquée en raid, rythme le contre-sujet. Il n'est plus temps d'avoir peur. La mort, maintenant, crisse derrière. Garde haute, je me campe. Les dents cinglent, s'allongent, feignent pour mieux pointer. Je contre-appelle, dégage, volte d'un angle, la tête affolante autant qu'affolée, dans l'angle où se dessine la fuite, siffle partout l'esquive.



J'affiche blanc drame, mais fou de victoire. Les caméras du triomphe, mon escorte. Et voilà que la fiction me devance, il n'y a plus que du décor effacé, ou bien je descends le *Mekong*, respire en filet pour ne pas perdre le roseau. La séquence sursaute. J'oublierais l'ordre, le deuil, mais il me plaît d'y croire encore, et je hurle au vent de me porter plus loin, dans la frivolité de quelque outrage. Je franchirai l'épreuve. Réussir enfin cette remontée de la rivière aux Perles, en dérobée à travers les jonques.



Soudain, la mer se déchaîne. Le vent bourrasque. Tout détruire. Enchâssé au drame, je m'agrippe aux salves, dans le magma des variables. Le dragon affronte la tornade effondre le dragon, giclant la foudre, immense. À tue-tête, je leur crie de m'emmener, de me ramener, maintenant. Brusquement, la mer se retire derrière le mur. Le vent d'un très long silence auquel rien ni personne n'aura échappé. Le temps n'a plus d'importance, s'est arrêté. Ne sombre pas autrement.



the first of these is the fact that the  
the second is the fact that the  
the third is the fact that the  
the fourth is the fact that the  
the fifth is the fact that the  
the sixth is the fact that the  
the seventh is the fact that the  
the eighth is the fact that the  
the ninth is the fact that the  
the tenth is the fact that the



Jalousie, haine, tricherie, clôturent le geste. *The absolute fuzzyworld*. Une affabulation narrative, avec ses peurs, ses souffrances ignorées, ignorantes, sans rien à comprendre et tout à craindre. Partout la même misère violente, la corruption, le profit médiocre de survivre encore un temps. Des escouades de *Changmaï* aux chars d'assaut déployés dans Turin, des barbelés dénotatifs de Berlin aux manufactures-hôtels de *Hong Kong* ; en arrestation, à Montréal ou à Barcelone, la rémanence d'un interrogatoire dans un luxueux fourbis à torture *any style*.



Le cauchemar. Où chaque image me rappelle à mon implication, que je n'arrive plus à bien situer dans le temps, le lieu du réel, son caractère obsidional. Le froid ; la désolation respirée, agitée. *The panic syndrome*, impitoyablement logé dans le cortex, plongeant ses oxydations jusque sous la sensation d'être, dans l'activation même, la réticulation. Sous l'effet, une peur intensive de l'ombre, dérivée sur le négatif, rigoureusement barbiturée.



Les effluves du cachot auraient pu me servir de baume en ces moments d'incertitude, couper court à ces avalanches de temps qui m'auront encerclé, enseveli sous la maison, encaissant de longues effilées d'axones en tumulte qui, d'une réalité presque banale, créent pour moi le spectacle de la cruauté.



Alors, je deviens la fuite, le tumulte aussi. Majestueusement, une imperceptible et pulsive immobilité : le continuum. Les périodes s'écoulent, recluses, dans une inflation de voyages, d'arguments disposés en urgence, sur le dos, dans le rappel hors champ de cette fille, presque sauvage, qui m'aura rendu fou.



Ce soir. Contre la passion qui m'aura fait naître à la haine, ce soir encore, attaqué en tous sens par mes paranoïas, les nôtres, au fond du lieu, bien en face de l'ego, dégorgeant de rhum, dont chaque lame percute, inexorablement. Mais ce n'est pas tant la fuite qui me hante, que l'évasion. J'investirais l'espace. Attendre. Espérer que ça se passe, se calme, et qu'enfin je m'épuise. Je tiendrais le contre-coup. J'accomplirais ainsi le temps, mon temps, par enjambées, par *jumps*, esquintant quelques lignes de calendrier. *On a dreaming scene, an every night, minus twenty-eight circles, under the Dome.*



En vain, dans *Suzhou*, chaque nuit se prolonge dans quelque poursuite qui a tôt fait de basculer le rêve en cauchemar. Mais elle n'apparaît jamais à *Suzhou*. Elle ne saurait pas y être. Je la retrouverais ailleurs, les cheveux plus courts, peut-être, un contrechamp hispanique dans le regard. Mais ce serait toujours la même princesse, avec des orchidées tressées en tablier rouge ; redoutablement belle.



Nous viendrons d'installer l'exposition plus au Sud. Des clichés de nulle part importent le bonheur. Des allures de piège, au bout du monde, en appendice, respirant la fin du lieu, le moment fin du parcours. Impossible d'y chavirer. La mer, le vent, les palmiers, le soleil, Orion, Vénus, une grande carte postale sans adresse, sans timbre ni voix : l'horizon. Le drame, l'espoir y apparaissent comme des mots feutrés. Tout est trop réel, simplement, pour y laisser, admirable, le conflit d'une pensée. Partout irradie la lumière noire, glacée, qui, de loin en loin, nous apporte une sueur aigre-douce.



Je me laisse envahir, complètement. J'appartiens au reste, à la finalité. Mais voilà qu'une autre version, de justesse dérivée sur le *Yangtse*, se reprend au jeu de t'atteindre, et je redeviens ce héros anarchiste, escaladant partout les remparts adverses, la tête couronnée d'espoir, la célérité nourrie par l'orgueil, réinscrivant notre rendez-vous fabuleux, encerclés par une armée de rires, toutes résistances confondues ; de loin en loin, l'épopée d'une victoire aveugle : poursuivre, insensé, une fille folle de *Suzhou*, perdue dans ses orchidées rouges, montée en gerbe dans mon espace-temps génétique, comme une altitude chaque jour grandissante, et le souvenir épouvantable de ne t'avoir nulle part rencontrée.



Enchaîné, marqué par la conviction, le métal, pour ne pas me prendre au jeu d'en finir, véritablement. J'apprends à vivre la désintoxication, après ce qui aura dû être des années d'absence, coincée entre l'aéroport et le quotidien, incapable de tenir en place, encarcené dans Montréal, ou bien dans *Quisqueya*, où peut-être la machette guette mon bras, au détour d'une longue nuit de fiançailles avec la révolution. La frousse. Derrière la fumée, une rémission magique où je sais pertinemment qu'au moindre geste d'atterrissage, j'appartiendrai de nouveau à la pharmacopée.



Le geste d'écouter chaque nuit la pensée me couvre, emporté loin derrière le nuage. Le rythme de la lettre se répand dans mon sexe, une traînée de foudre, signée avec des mains moites, incertaines, exalté : m'enfuir, chaque fois davantage, traqué par des émotions secrètes, sous le seuil, instable, tantôt doux, tantôt somptuaire, agité dans la course, la montée des vagues, improductibles, touchant du bout des lèvres l'appel de ce regard, étourdissant l'impression de m'éloigner, encore, cherchant, de trop près, à me rapprocher.



Alors, toujours, je réinvente cet amour d'une absente, trop belle, dont je reçois doucement la caresse. Cette image qui me fait basculer dans l'écrire, je ne désire pas la toucher, concrètement ; je ne voudrais pas qu'elle se mortalise dans le corps, qu'elle traverse le centre. Imposture de l'oeil. Non, je ne sais pas voir les princesses concrètement. Il n'y aurait jamais assez de mots. Une mémoire immense, intenable. Monstrueuse. Cette fille, sans pluriel imaginable, dans la pensée, dont les cheveux tressés d'orchidées rouges, balaient le regard.



Apatride, ressortissant de nulle adresse, traversé par le mouvement de l'exil, je ne saurais plus m'arrêter. Le refus de me soumettre au fixe, à quelque pouvoir. Mais ça ne paniquerait pas, ça ne torturerait plus. La révolte, à contre-sujet, en expansion du même, à travers l'autre, le désir.

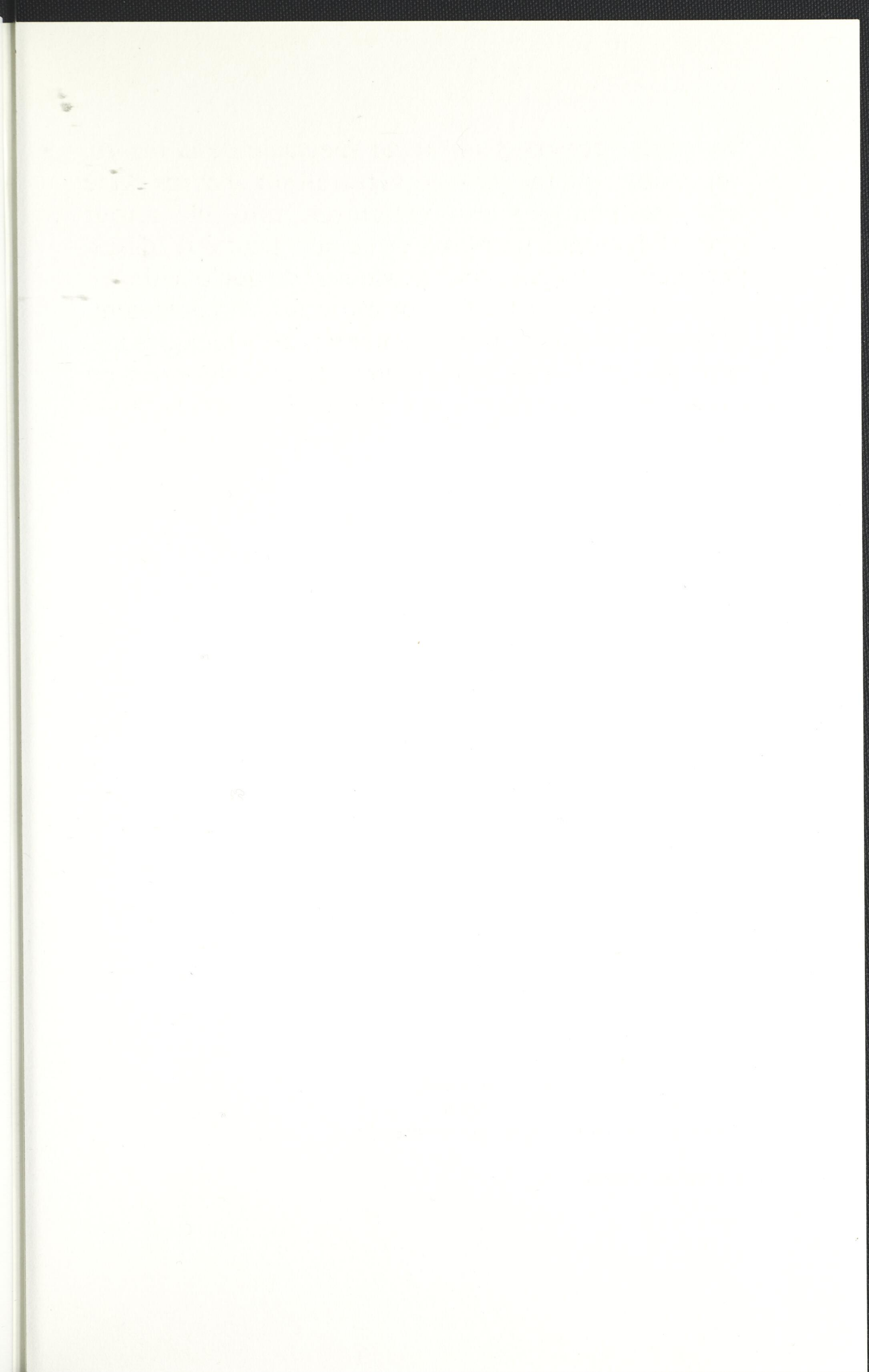


J'aurai cherché, en vain. Cette fille de *Suzhou*, que je ne connais plus de mémoire, aura peut-être déménagé, ou n'aura jamais quitté son village, malgré les appels, dispersés par le vent, éclatés par quelque tornade en haute mer, ou, *quizas*, n'aura, pour toujours, existé.



Des temps entiers. J'assiste au spectacle de la réalité, impossible, qui me renvoie au travail sur le corps ; et je rabats un peu plus les couvertures, entortillé autour d'un fil d'attente, perplexe, de ce que, peut-être, désespérément, j'imagine, encore, victime de quelque drame dont je risque, chaque fois, de me jouer, véritablement. Et tout se prend à sourire, incidemment. Quelques instants de ces libertés exubérantes, de ces remontées en rouge, nous traversent à la verticale. De part en part.







LA FILLE DE SUZHOU

a été achevé d'imprimer à Montmagny,  
sur les presses des éditions Marquis,  
au mois d'août mil neuf cent quatre-vingt-sept.

Imprimé au Québec



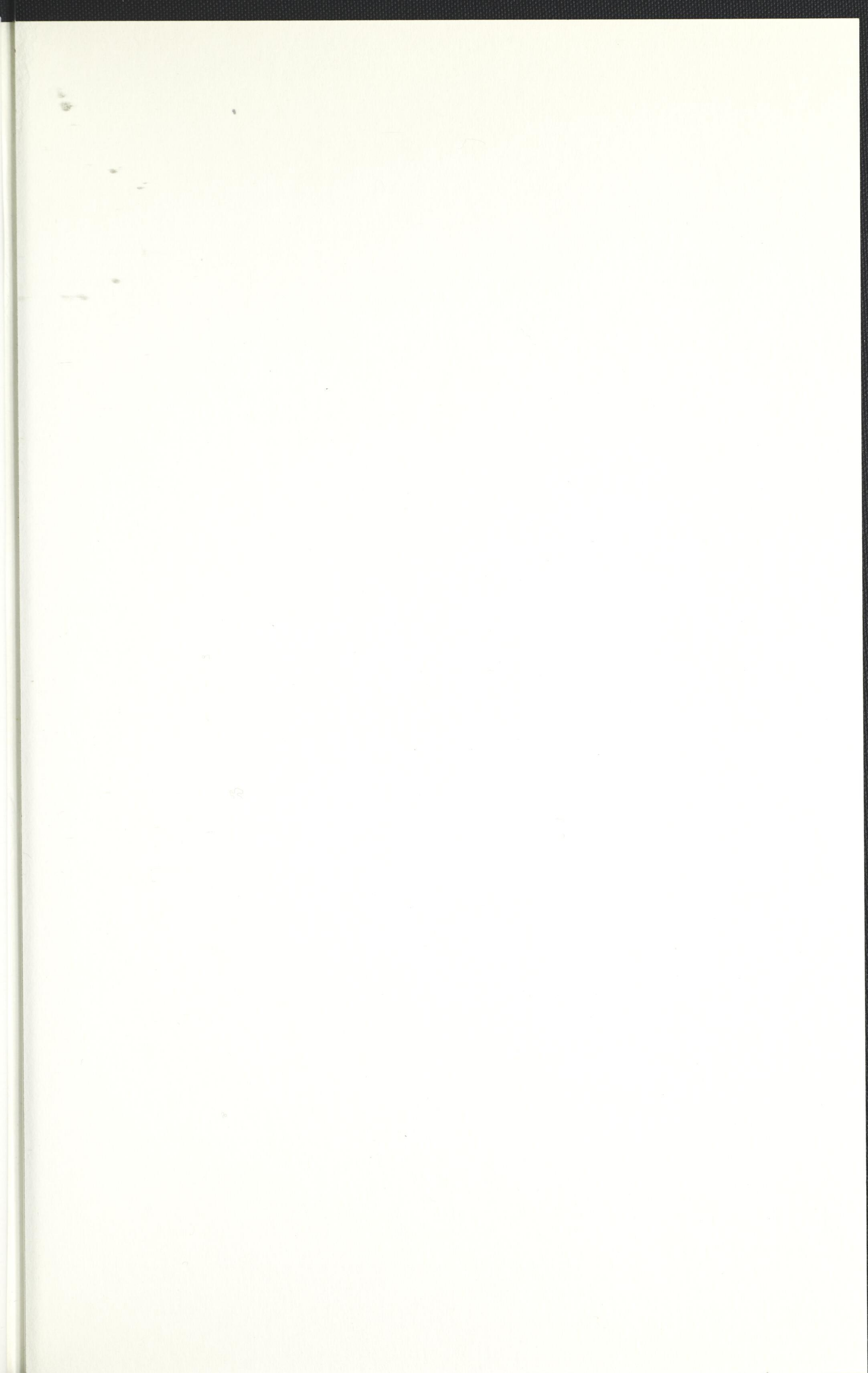






Photo : Mireille Barrette

---

NÉ EN AVRIL 1952, DENIS AUBIN ENSEIGNE À L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL. IL A DÉJÀ PUBLIÉ **ÉROS BRUN** (1980) AUX ÉDITIONS DE LA FOLIE FURIEUSE, **PARAMNÈSES** (1984), **MUTATIONS/FLUCTUATIONS** (1985) ET **RADICAL/E FLOU/E** (1986) AUX ÉDITIONS DE LA NOUVELLE BARRE DU JOUR.

**LA FILLE DE SUZHOU** TRANCHE RADICALEMENT AVEC SES AUTRES TEXTES, INSCRIT UNE LISIBILITÉ, EN PROFONDEUR ET EN ALTITUDE, QUI S'APPROPRIE DANS UN MÊME GESTE LES RYTHMES DU NARRATIF ET LES TONALITÉS DU POÉTIQUE. FUITE ET RECHERCHE, PARADOXALEMENT, CONSTRUISSENT UNE ÉPOPÉE SINGULIÈRE, AMOUREUSE, EN LUTTE CONTRE L'ESPACE, LE TEMPS, TRAFIQUÉE PAR LA MÉMOIRE DES SENS, LES PARAMNÉSIES DE L'ÉCRITURE.